Qui connaît la vérité historique ?

L'histoire existe avant les historiens : tous les peuples, même ceux qui ne possèdent pas l'écriture, se racontent leur histoire, celle de leurs origines, de l'origine de leurs institutions et de leurs coutume. Mais en se racontant leur histoire, le plus souvent ils se racontent « des histoires », ils formulent ce récit sous la forme du mythe. On peut donc se demander quels sont les enjeux et les raisons de l'apparition d'une science et d'une discipline spécialisée nommée « l'histoire » – apparition dont on trouve des prémices au Ve siècle av. J.-C. à Athènes. Pourquoi l'histoire doit-elle devenir une affaire de spécialistes et comment le peut-elle ? Qui connaît la vérité historique ?

Pour répondre à cette question, il faut d'abord distinguer les différents sujets en concurrence dans la prétention à détenir cette vérité. On pourra montrer dans un premier temps que l'histoire est l'affaire de tous, que l'homme et le citoyen ont un « besoin d'histoire » qui distingue d'emblée l'histoire d'autres spécialités scientifiques, comme l'étude des insectes ou la géologie, et donne à cette discipline un enjeu moral et politique. Mais si l'on se demande qui a la charge d'écrire l'histoire, alors il faut réserver au spécialiste le droit de dire la vérité historique : écrire l'histoire est un métier. On pourra enfin évoquer la prétention de la philosophie moderne à faire de l'histoire sa « grande affaire », une affaire philosophique : quels sont les droits du philosophe à dégager, derrière la restitution objective des faits, un sens ou un destin pour l'humanité ?

***

« Laissez les morts enterrer les morts ». Cette parole du Christ, relatée dans les Évangiles, est la tentation de tout homme d'action et de tout révolutionnaire. Ce qui nous intéresse au plus haut point, à première vue, ce qui nous préoccupe du point de vue de l'action et de la continuation de la vie, c'est le futur bien plus que le passé. Et en effet, comme le montre Nietzsche dans la *Seconde Considération inactuelle*, l'enfermement dans un culte du passé, l'« histoire antiquaire », peuvent empêcher le présent d'exiger ses droits, au nom d'un respect scrupuleux pour les poussières du passé. La vie et l'action

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.

exigent une capacité d'oubli et d'injustice à l'égard du passé, l'obligation de mémoire devant être réservée aux scribes et aux hommes du ressentiment.

Il serait cependant illusoire – et Nietzsche est le premier à reconnaître, jusqu'à un certain point, cette nécessité – de croire que l'homme peut, du point de vue même de l'action, se passer entièrement d'histoire : Nietzsche estime nécessaire de définir un « degré » de rumination historique qui devient pathologique et dangereux pour la vie – ce qui suppose aussi qu'en-deçà de ce degré, l'histoire est non seulement sans danger, mais même nécessaire à la vie, du moins à la vie de l'homme, en tant que celui-ci ne peut se résigner à vivre dans le pur présent et le futur immédiat, comme l'animal, mais est constitutivement destiné à se projeter dans un temps long et historique, aussi bien du point de vue du passé que de l'avenir, de la conservation des faits mémorables que des projets à long terme.

L'homme est un être historique, il se situe dans l'histoire. La remémoration historique doit être distinguée d'autres formes de mémoire, elle n'est pas cette mémoire des généralités et des régularités que l'animal possède aussi bien que l'homme. L'homme seul conserve la mémoire d'événements singuliers et datés, et cela correspond à un besoin profond de son esprit. Ce *besoin* d'histoire, ce besoin de reformuler son passé en un récit, s'illustre par exemple, au niveau individuel, par les enfants adoptés qui, à un moment ou à un autre, ressentent le besoin de savoir d'où ils viennent, même si ce n'est pas pour en tirer des conséquences pratiques.

L'intentionnalité historique, comme l'a montré l'école de la phénoménologie (Husserl, Merleau-Ponty), donne à l'homme le besoin de *situer* son présent dans une trame et dans un temps long, trame qui permet de sauver le présent de l'absurde : le présent, s'il n'est pas engagé dans un récit temporel qui le lie à un passé et à un futur, semble tomber du ciel, sans lien ni nécessité, frappé d'une pure contingence qui le rend opaque et invivable. En d'autres termes, le souci du passé est lié à une quête du sens : que ce soit illusoire ou non, tous les hommes cherchent en partie ce sens dans un passé, et les exemples, sur lesquels nous reviendrons plus loin, de récits historiques mythologiques, récits dont on trouve la trace dans toutes les civilisations, en témoignent particulièrement.

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.

On peut cependant compléter l'analyse de ce besoin d'histoire en le référant à une exigence pratique, voire morale. Aujourd'hui ne tombe pas du ciel, aujourd'hui naît d'hier. Or, comme l'écrit Hugo dans les *Contemplations*, « Aujourd'hui ne naît pas impunément d'hier ». Il y a, dans le rapport au passé, un rapport de responsabilité. L'homme dénué de tout savoir sur sa propre histoire est, à proprement parler, irresponsable. Il ne peut assumer la responsabilité de ce qu'il a fait ou de ce que la communauté à laquelle il appartient a fait. Plus encore, il ne peut affronter de façon responsable l'avenir, pour lequel il a besoin du dépôt de la tradition et de la réflexion sur les victoires et les échecs du passé, sur les faits glorieux et honteux qui sont restés *mémorables*, c'est-à-dire dignes d'être retenus dans les esprits par-delà leur disparition dans le fleuve du devenir.

La nécessité d'une connaissance lucide de la vérité historique pour affronter le présent et l'avenir s'illustre particulièrement lorsqu'il s'agit de prendre des décisions, de se gouverner et de gouverner les autres. Certes, comme l'a montré Valéry (*Variété*, IV), on ne tire pas de l'histoire des leçons comme on en tirerait de l'observation des phénomènes naturels : le caractère singulier et imprévisible des actions humaines, « ces impromptus qui nous étonnent et nous effrayent », selon le mot de Tocqueville dans ses *Souvenirs*, interdit d'attendre aucune répétition ni aucune loi qui ne soient démenties par l'avenir. On ne peut, à partir de l'histoire, prévoir l'avenir ; mais on peut du moins être, face à lui, moins ignorant, moins naïf face à l'humanité. Précisément parce que l'homme est infiniment divers et imprévisible, la fréquentation de l'histoire permet de se trouver moins surpris et moins simpliste dans ses jugements face aux événements à venir. C'est pourquoi tous les éducateurs des princes, de Machiavel à Bossuet, recommandent l'étude de l'histoire au premier plan des études. Dans le *Discours sur l'histoire universelle*, rédigé à l'intention du Dauphin dont il est le précepteur, Bossuet écrit : « Quand l'histoire serait inutile aux autres hommes, il faudrait la faire lire aux princes. Il n'y a pas de meilleur moyen de leur découvrir ce que peuvent les passions et les intérêts, les temps et les conjonctures, les bons et les mauvais conseils. […] Si l'expérience leur est nécessaire pour acquérir cette prudence qui fait bien régner, il n'est rien de plus utile à leur instruction que de joindre aux exemples des siècles passés les expériences qu'ils font tous les jours. »

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.

Qui connaît la vérité historique ?

Si l'on considère que la fonction du Prince, dans une démocratie, doit être sinon exercée, du moins encadrée et contrôlée, par les citoyens, on admettra que la culture historique est un élément nécessaire de la formation civique. S'intégrer dans le destin existentiel d'une communauté, prendre sa part du bien et du mal dont elle s'est rendue responsable, assumer cette responsabilité pour l'avenir en apprenant des erreurs et des fautes du passé, ces différentes tâches exigent une appropriation et donc une diffusion universelles de la connaissance du passé, au-delà du cercle des seuls spécialistes. Mais encore faut-il que ce récit historique ne fasse pas l'objet de manipulations et de falsifications.

***

L'histoire doit être connue de tous ; mais cela ne signifie pas que tous soient en mesure de l'écrire. Pour comprendre cette distinction, il faut d'abord souligner que l'histoire, contrairement à ce que l'on pourrait croire lorsqu'on n'en a une connaissance qu'à travers les manuels de vulgarisation, n'est pas écrite une fois pour toutes et de toute éternité. La connaissance de la vérité historique, comme celle de toute vérité, est le fruit d'un difficile et patient labeur, qui n'est jamais achevé. Par ailleurs, ce labeur rencontre sa première difficulté dans le fait qu'avant même que l'historien ne s'attelle à sa tâche, d'autres ont déjà écrit ce qui peut tenir lieu d'histoire, un récit existe déjà, contre lequel celui de l'historien doit gagner sa légitimité.

Les peuples, comme les individus, ont un besoin existentiel de se raconter leur propre passé. Et ce besoin est tel que le récit existe souvent indépendamment de toute rigueur et de toute précaution méthodologique, sous la forme du mythe. Certains historiens des religions font même du récit des origines l'essence même du mythe. Mircea Éliade écrit, dans *Le sacré et le profane* : « Le mythe raconte une histoire sacrée, c'est-à-dire un événement primordial qui a eu lieu au commencement du Temps, *ab initio*. Mais raconter une histoire sacrée équivaut à révéler un mystère, car les personnages du mythe ne sont pas des êtres humains : ce sont des dieux ou des Héros civilisateurs, et pour cette raison leurs *gesta* constituent des mystères : l'homme ne pouvait pas les connaître si on ne les lui avait pas révélés. Le mythe est donc l'histoire de ce qui s'est passé *in illo tempore*, le

© EduKlub SARL
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 10 pages.